

COLLOQUE INTERNATIONAL  
À L'OCCASION DU MILLÉNAIRE DE CAEN  
**L'HISTORIOGRAPHIE DE L'EUROPE  
CENTRALE ET ORIENTALE**  
DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS  
**LES ENJEUX CONTEMPORAINS  
D'UNE RÉÉVALUATION**

---

**vendredi 21 - samedi 22 mars 2025**

Université de Caen Normandie

Campus 1 · bâtiment B

---

**résumés**

---

**organisation**

Pierre Bauduin  
UMR Craham · Unicaen

Aleksandr Musin  
UMR Craham · Unicaen · Programme Pause

---

Partant d'un questionnement sur les enjeux du passé du Moyen Âge à nos jours, à l'Ouest et à l'Est de l'Europe, le colloque propose une réflexion collective sur la perception de l'histoire de l'Europe centrale et orientale dont chacun peut mesurer les résonances sur la préservation de la paix ou les discours bellicistes contemporains. Les événements tragiques en Ukraine causés par l'agression russe ont révélé dans quelle mesure les problèmes actuels de l'Europe centrale et orientale résident dans son histoire partagée du Moyen Âge. Dans cette situation, la société devrait répondre aux défis contemporains en réévaluant l'histoire de l'Europe centrale et orientale. Aujourd'hui la communauté universitaire peut proposer une révision de la tradition historiographique des « grands récits » nationaux depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à l'époque contemporaine. Les tâches des études historiographiques aujourd'hui comprennent non seulement une révision de l'interprétation moderne de l'histoire médiévale, mais aussi de l'influence de cette interprétation sur la politique contemporaine, donc leur influence mutuelle. Par bien des aspects ces aspects aborderont les effets des mécanismes mémoriels et traceront les voies et les moyens de la réconciliation des mémoires historiques de l'Europe centrale et orientale qui prennent leur source dans une histoire médiévale partagée selon les modèles européens, principalement franco-allemand, franco-anglais et scandinave. Faire la paix sollicite aussi les mémoires et de comprendre les manières dont sont représentés les espaces en conflit. Au-delà, gageons que cette rencontre renforcera l'attractivité des études sur l'histoire et la culture de cette partie de l'Europe au Moyen Âge et aux Temps modernes.



Collage graphique de Svetlana Botcharova et Aleksandr Musin : *Introduction de la Liturgie slave* du cycle *L'Épopée slave* par Alfons Mucha, 1912 ; Carte caricature de l'Europe en 1900 par Fred Rose.

vendredi 21 mars

Valentina MORDVINTSEVA (UMR Ausonius · Université Bordeaux Montaigne)

*Protohistory of the Northern Black Sea region from the perspective of Russian imperial mythology*

---

Cultural-historical processes in the Northern Black Sea region were not a special cognitive subject for classical authors. In their writings, only some manifestations of such processes are reflected. The most fragmentary are their details about the 'barbarian' peoples that inhabited this region and did not leave self-descriptions. As an alternative, a 'direct' information (left by the barbarian peoples themselves) can be extracted from archaeological sources. However, the historical paradigm, which has been developed by the end of the 19th century Russian Empire, negatively affected the study of the content and dynamics of cultural-historical processes in the barbarian world of the Northern Black Sea region.

With the proclamation of the Russian Empire by Peter I in 1721, at the time of its integration into the European world system, it became necessary to create a history of the Russian state, postulating the ancient origin of the peoples inhabiting it and incorporating this into the pan-European history. The possession of an 'ancient and glorious history' served for strengthening the geopolitical positions of European states and justification of their territorial ambitions.

Despite the fact that written sources that formed the basis for ancient part of the history of Russian Empire contain the most diverse, albeit fragmentary information, including resettlements of peoples, the idea of regular crushing migrations from the east was chosen as the main historical paradigm. The core of the cultural model, which was formed and then developed in Russia, was the idea of the constant change of peoples in the steppe corridor of Eurasia and the distinctive historical role of the Northern Black Sea region as a buffer zone between the East and the West: The migration waves from the East were 'digested' in the East European cauldron, weakened there, saving, thus, the cultures of the West. Perhaps in this paradigm the historical experience of the Hun invasion and being for a long time under the 'Tatar-Mongol yoke' of the population of Eastern Europe, recorded in a written, primarily chronicle, has been crystallized. On this basis, the state etiological myth of the Russian Empire was formed, which justified its impressive size, the length along the metageographic axis of Eurasia, and its historical role for the destinies of Europe.

This myth has been deeply rooted in the mass consciousness and serves as the basis for a predominantly ethnic interpretation model in historical reconstructions of the archaeological material, according to which any innovation observed in the material culture is a consequence of the physical presence/influence of a 'tribe-hegemon' coming from the East (i.e. Sarmatians for the period from the 3rd c. BC to the 3rd c. AD). The use of such a model does not add anything new to the topos already formed in the archaeological literature about the Sarmatians that appear as the only true political actor in the south of Eastern Europe.

---

Même si l'histoire est faite de faits vérifiables, elle prête toujours le flanc à des interprétations diverses. Ce phénomène est particulièrement criant si on se penche sur les premiers siècles de l'ensemble appelé Rus', dont l'héritage est revendiqué aujourd'hui à la fois par les Russes, les Ukrainiens et les Bielorusses ; pour la période concernée, en effet, les sources exploitables par l'historien sont rares pour toute l'Europe, mais encore davantage pour ces territoires orientaux dont les habitants n'employaient guère l'écriture avant d'entrer dans l'orbite chrétienne dans le courant du X<sup>e</sup> siècle. Peut-être est-ce pour cette raison que cette genèse a suscité, à l'époque contemporaine, des débats homériques dans toute l'intelligentsia d'Europe de l'est : elle devint le terrain de lutte des slavophiles contre les occidentalistes, des normannistes contre les antinormannistes, des tenants du rôle de l'État contre ceux qui privilégiaient les facteurs culturels ou économiques, des partisans de la continuité dans l'histoire russe contre ceux de la rupture, des partisans du brassage ethnique contre ceux de l'autochtonie. La présente contribution commencera donc par présenter ces discussions, qui courent au moins depuis Piotr Iakovlevitch Tchaadaïev (1794–1856) jusqu'aux articles programmatiques de Vladimir Poutine à propos de l'Ukraine.

Dans un second temps, on en reviendra aux sources anciennes relatives à la Rus', en particulier à celles qui, parce qu'elles étaient les plus mystérieuses, ont suscité le plus de débats : il s'agit avant tout de la *Chronique des temps passés* (appelée autrefois « Chronique de Nestor »), mais aussi des sources altimédiévales latines (le « Géographe bavarois » ; les Annales de Saint-Bertin ; Bruno de Querfurt), ainsi que sur les plus anciens textes byzantins à propos de la Rus'. À chaque fois, on appliquera une critique des sources d'autant plus systématique qu'elle a souvent été sous-estimée par les historiens : on exploitera pour cela les partis pris des auteurs médiévaux, mais aussi les emprunts intertextuels qui dénaturaient parfois leur propos : cette précaution incitera à la prudence dans la réponse aux débats présentés plus haut, mais dans certains cas, elle permettra aussi de trancher. C'est ainsi que l'on pourra réviser les origines de cette Rus' et, partant, éclairer d'une lumière plus assurée les héritages actuels de cette histoire ancienne.

*From the self-governing Rus principalities to the land of multi-identities.  
The Ukrainian issue in Russian propaganda: facts and myth*

---

The issue of the Kyiv principality is often mooted in Russian propaganda, at the same time usurping the legacy of this principality for the Russian nation. What is very often overlooked in this discussion is that from the 12th century numerous self-governing principalities were established in Rus' territory. One of these creations was the principality of Halych, which in the 13th century transformed into the Halych-Volhynian principality (sometimes called the Kingdom of Rus). The Mongol invasion weakened the whole of Rus. The pressure from Poland to the east and Lithuania to the south led to the division of the Rus Kingdom between the two countries in the 14th century. With the personal union of Poland and Lithuania, western Ukraine became part of a state formation which historians (since the 16th century) have called (ahistorically — contrary to the sources) the Polish-Lithuanian Commonwealth. The modern era is a time when contacts between Krakow and Lviv are intensified. Three bishoprics (Catholic, Orthodox and Uniate) functioned side by side in Przemyśl. Western Ukraine has become a multicultural construct. At the same time, there is the propaganda war of the Grand Duchy of Moscow, which seeks to control and entire Ukraine and 'create a great Rus'. These aspirations have never faltered and are particularly evident today, as Russia's invasion of Ukraine is nothing less than an attempt to rebuild 'Greater Russia'. This can be done by including Ukraine in the Russian orbit. We must also remember that Russia had and still claims a monopoly on creating a historical image of Rus. For many years they created they own past but at the costs of other — sometimes more eligible — heirs to Rus. A good example is Ukraine, where after the Orange Revolution, an identity was developed not only from the Cossacks but also from Kievan Rus (while Kyiv's Rus was to be Russia's heritage, Ukraine's heritage was to be the Cossacks; thus effectively weakening Ukraine's sense of identity). I suggest that breaking the Russian research monopoly could have a positive influence on historical veracity (or trying to get closer to it). Some topics in Rus historiography are still mooted in classical form and have a strong influence on international research. Without independent basic research we cannot go ahead and construct new interpretations of the past and it should be highlighted that outside Russia, there are only a few specialists on medieval Rus'.

During my presentation, I would like to show with a few examples how Russian research dominates the way we look at the past. Such an unquestionable monopoly makes it possible to create a way of looking at the ongoing war both in one's own society and abroad.

## *L'idée slave au Moyen Âge : une réévaluation historiographique*

---

Pour les auteurs polonais, tchèques et russes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'existence d'une souche commune slave, préexistante à leur nation particulière, ne faisait aucun doute. Pour certains, les anciens Slaves étaient avant tout une communauté linguistique, pour d'autres, une nation primitive ou un conglomérat de tribus à la culture commune ; pour d'autres enfin, ils mêlaient toutes ces caractéristiques. Les premières positions critiques, venant des linguistes polonais, n'apparurent qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. En 1916, Jean Baudoin de Courtenay déclara que jamais les Polonais, les Tchèques ou les Russes ne se sentirent slaves. Dans un exposé de 1927, Jan Rozwadowski affirma que le peuple proto-slave n'était qu'une chimère, qui ne pouvait pas être prouvée par l'existence d'une langue ancienne slave. Après la seconde guerre mondiale, les idées anti slavophiles furent réprimées et les archéologues soviétiques poussèrent toujours plus loin dans le temps l'existence d'un ancien peuple slave.

Ce n'est qu'avec l'historien tchèque Frantisek Graus (1921–1989) que la critique se fit plus systématique : les Slaves médiévaux n'avaient pas de caractéristiques culturelles, économiques, politiques communes, si ce n'est la langue. Il date l'apparition d'une « idée slave », c'est-à-dire d'un sentiment d'appartenance commun, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Ses positions furent reprises dans une synthèse récente d'Eduard Mühle (*Die Slawen im Mittelalter zwischen Idee und Wirklichkeit*, 2020) pour qui le sentiment d'appartenance à une communauté slave ne fut jamais qu'une fiction intellectuelle, du moins au Moyen Âge.

La présente communication, en s'appuyant sur mes recherches doctorales, entend réévaluer l'existence de cette idée slave au Moyen Âge. Plusieurs chroniques présentent en effet des récits d'origine des Slaves, qui ne peuvent pas être facilement évacués comme des « fictions intellectuelles ». La chronologie reste toutefois très différente : le *Récit des temps passés* de Kiev (début XII<sup>e</sup> siècle) comporte un long développement sur l'origine et la christianisation des Slaves, tandis qu'il faut attendre le XIV<sup>e</sup> siècle pour une entreprise similaire en Bohême et en Pologne. L'hypothèse avancée ici est qu'il faut considérer ces récits comme le produit de conditions intellectuelles, culturelles et politiques favorables. En bref, on ne peut pas penser les Slaves au XII<sup>e</sup> siècle comme au XIV<sup>e</sup> ; de même, on ne pense pas les Slaves de la même façon dans la Rus' (liturgie et langue slavonnes) que dans l'Europe latine (Bohême et Pologne). L'idée slave est bien une idée médiévale, mais selon une chronologie et des modalités différentes.

*La vie religieuse dans la métropole de Kiev entre 1458 et 1596 :  
héritages historiographiques et nouvelles perspectives de recherche*

---

La période qui s'étend entre le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et la fin du siècle suivant constitue un moment particulièrement important de l'histoire des Église slaves orientales en général et de la métropole de Kiev en particulier. En effet, à la suite du concile de Florence de 1439, la division entre une Église orientale polono-lituanienne reconnue par Rome et une Église orthodoxe moscovite affirmant son indépendance par rapport au patriarcat de Constantinople a posé avec une force nouvelle la question du rapport entre le pouvoir ecclésiastique et les nouveaux redécoupages politiques. L'éclatement de la Rus' de Kiev médiévale, les conquêtes ottomanes et la consolidation du pouvoir de la dynastie des Jagellons en Europe centrale ont mis à mal les anciennes frontières entre les communautés de rite grec et latin.

Cette même époque correspond également à l'affirmation d'un ensemble territorial hétérogène que certains travaux du XX<sup>e</sup> siècle ont pris l'habitude de qualifier d'« Europe du Centre-Est » — concept hybride censé se distinguer des visions spatiales trop marquées par la culture germanique ou trop rattachées à l'héritage russe tel qu'il a été défini à partir de l'époque impériale. Le principal auteur de cette lecture — Oscar Halecki — considérait le long XVI<sup>e</sup> siècle comme la période charnière dans le fractionnement de l'ancienne Slavia orthodoxa et la constitution de nouvelles démarcations confessionnelles. L'Union de Brest de 1595-1596, avec le passage de la métropole de Kiev dans l'obédience de la papauté, était ainsi présentée comme la suite de l'Union de Florence et comme la confirmation de l'entrée des chrétiens orientaux (ruthènes) de Pologne-Lituanie dans le camp confessionnel du catholicisme post-tridentin.

Pour autant, cette perspective structuraliste n'a pas entraîné des recherches plus approfondies sur une époque décrite traditionnellement comme un moment de crise de l'Église kiévienne. Les institutions ecclésiastiques et la culture religieuse ruthènes auraient ainsi été plongées dans une forme d'inertie face à un monde latin en pleine effervescence entre la révolution protestante et les élans lancés par la Réforme catholique. Les projets unionistes formulés à partir de la fin des années 1580 auraient ainsi été une réponse à ce déclin en esquissant la voie des réformes.

Depuis une vingtaine d'année cette lecture commence à être nuancée par des recherches consacrées à l'érudition ecclésiastique et, surtout, par un nouveau regard sur le rôle des organisations laïques, notamment à travers le phénomène des confréries urbaines orthodoxes. Notre communication propose d'étudier ces évolutions historiographiques à la fois en présentant leurs implications politiques et en examinant leur rapport avec les chantiers qui ont scandé l'histoire du religieux en Europe « occidentale » à partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. De même, cette réflexion permettra de revenir sur les prémices de l'Union de Brest et sur la place de celle-ci dans les divisions socio-politiques contemporaines.

Moscorum adstricta severitas : *Jacques-Auguste de Thou raconte la guerre de Livonie*

---

En 1573, l'élection de Henri, duc d'Anjou et frère de Charles IX, amène de manière soudaine et inattendue l'Europe centrale et orientale au cœur des préoccupations du public cultivé de la chrétienté occidentale. En particulier, la Moscovie d'Ivan le Terrible, et le danger que celle-ci fait peser sur la Livonie et la Pologne-Lithuanie même, devient un sujet de préoccupation, assez analogue à la réflexion sur l'Empire ottoman développée dans les décennies précédentes. Le but de la présente contribution est d'analyser le regard sur la Moscovie que l'on trouve dans les *Historiae sui temporis* (connues en français sous le nom d'*Histoire universelle*) de l'historien français Jacques-Auguste de Thou (1553-1617). Magistrat, humaniste, proche de Henri IV et du parti des Politiques, cet auteur se donne pour but de livrer une histoire complète de son temps, embrassant toutes les parties du monde. En particulier, il décrit en détail plusieurs épisodes marquants de la guerre de Livonie (1558-1583) ; il s'agira de déterminer les sources qu'il utilise, ainsi que de cerner les grands traits de la réflexion qu'il construit sur cet « autre » qu'est la Moscovie, et en quoi elle s'oppose tant à l'Europe occidentale qu'à l'Orient ottoman.

*Adieu aux décembristes, ou comment étudier la crise de l'Empire russe de 1825 aujourd'hui ?*

---

L'un des événements mémorables de cette année est l'anniversaire du soulèvement de Saint-Pétersbourg du 14 décembre 1825. Ce jour-là, dans l'histoire russe, prétend être l'un des plus étudiés, mais aussi l'un des plus mythifiés. En effet, l'historiographie du décembrisme aurait été marquée par trois impulsions successives : celle de l'époque de Nicolas I<sup>er</sup>, qui aurait visé à justifier a posteriori la légitimité des événements ; celle de l'ère stalinienne, qui aurait cherché à façonner l'image des premiers révolutionnaires — des proto-bolcheviks ; et, comme l'a montré Serguey Erlikh, une troisième impulsion, celle de l'époque poutinienne. Ces trois dynamiques auraient contribué à établir une forme de consensus historique : Constantin n'aurait pas voulu régner et aurait renoncé au trône, mais un flottement se serait produit, dont les membres de la société secrète auraient tenté de tirer parti. Dans cette communication, il conviendrait de s'arrêter sur quelques points nodaux de l'historiographie. Le 27 novembre 1825, la nouvelle de la mort d'Alexandre I<sup>er</sup> serait parvenue à Saint-Pétersbourg, et c'est dans ce contexte qu'aurait eu lieu le serment à Constantin. Devrait-on y voir la stricte application de la logique successorale ou bien le résultat d'un complot ? Il importerait d'examiner les conspirations qui auraient été forgées par l'historiographie au cours des deux derniers siècles. Cette plongée dans l'univers des luttes dynastiques permettrait d'attirer l'attention sur la question de l'intégrité de l'empire et de montrer comment une crise somme toute mineure aurait pu enclencher la dislocation d'un colosse aux pieds d'argile — l'Empire russe. L'historiographie de l'interrègne illustrerait à merveille le caractère synthétique, artificiel et foncièrement contre-nature de l'État russe. Il ne saurait laisser indifférent que l'empereur en exercice, Alexandre, présenté comme le libérateur de l'Europe face à Napoléon, ainsi que son frère cadet Constantin, auraient considéré comme un bien absolu la séparation de la Pologne dans des frontières incluant l'actuelle Ukraine et une partie de la Biélorussie. Un autre point nodal de l'historiographie réside dans l'interprétation des événements du 14 décembre. Il conviendrait alors de se demander qui fut le véritable révolutionnaire ce jour-là : qui, en cette date, aurait transgressé la loi et tenté un coup de force ? L'historiographie offre de nombreuses observations permettant de renverser la table et de souligner le caractère légitime du refus de prêter serment par les décembristes, tandis que les actes de Nicolas I<sup>er</sup> apparaîtraient, au contraire, comme une violation manifeste du droit en vigueur. Cette réflexion nous mène vers une discussion plus large sur le rôle de l'armée en tant qu'institution politique dans l'histoire de la Russie. L'armée incarnerait-elle la dignité nationale ? Serait-elle au service du pays ? Ou bien ne constituerait-elle qu'un instrument aveugle entre les mains du chef de l'État-Major, disposé à exécuter des ordres impliquant la transgression des principes fondamentaux de l'État ? L'historiographie de l'interrègne de 1825 aurait accordé, de manière inexplicable, trop peu d'attention à la diffusion du conspirationnisme dans les cercles gouvernementaux. Or, une comparaison purement mécanique des postulats fondamentaux du credo de Klemens Metternich avec les concepts historiographiques dominants relatifs à l'insurrection décabriste nous conduirait à une conclusion paradoxale : les principaux fondements de l'historiographie de cet événement auraient été formulés par écrit cinq ans avant même qu'il ne se produise. Ainsi, à travers cette communication, il importerait, à l'occasion du bicentenaire du soulèvement,

d'en finir avec l'étude du portrait romancé des premiers-nés de la liberté et d'engager une analyse approfondie de la logique de développement de la crise politique qu'aurait traversée l'Empire russe en 1825–1826.

samedi 22 mars

Andrzej PLESZCZYŃSKI (Université Marie Curie-Skłodowska · Lublin)

*Relations between ethnos and religions in the Polish-Lithuanian state (14th–17th centuries): the meaning of sources and modern national historiographical narratives*

---

The aim of my paper will be to show how original sources illustrate the complicated relations between various peoples and religions in the Polish-Lithuanian state, and how they are treated by the narratives of national historiographies which emerged from the 19th century onwards and which were somehow connected geographically and politically with this state, i.e. Polish, Ukrainian and Belarusian, Lithuanian, Jewish and Russian. It will, of course, only be possible to extract the essential features of the view of the issue listed here and the ways in which the Polish-Lithuanian state was treated by the above-mentioned historiographies.

The paper will first show the actions of the Polish king Casimir the Great, who decided to incorporate Red Ruthenia into his state in 1340. The reason for this venture was that the last ruler of this country had died and left it to Casimir as an inheritance. For it was a distant relative of the monarch, Prince Boleslaw, who came from Mazovia and ruled in Rus as Yuri (George) II.

The problem of conquering Red Ruthenia was not an easy one, as important trade routes passed through this country, so there were several people willing to capture it. The main players were the Lithuanians, who were very strong at the time, and the equally dangerous Tatars from the Golden Horde.

Casimir, if he wanted to rule over Rus', had to make a deal with the local magnates and clergy. The problem was that they were adherents of the Orthodox Church. The king was a very pragmatic politician and, despite the resistance of his country's Catholic hierarchy, he was able to communicate with the Orthodox (and people of other religions) and create such legal conditions for them that they accepted them. The paper will show the main actions of the ruler and the privileges offered to Orthodox Ruthenians, Armenians and Jews.

A certain model of coexistence between people of different religions (not only Orthodoxy in its Ruthenian and Armenian versions and the Jewish religion, but also Islam, the Karaite religion and later various varieties of Protestantism) developed by Casimir the Great was generally adopted by his successors, the rulers of Poland and Lithuania from the Jagiellonian dynasty (1383–1572). It was not, of course, without friction and problems resulting primarily from the ambitions of the Catholic hierarchy and the interplay of various political factors, which the individual monarchs were not always able to control. In general, however, the Jagiellonians were able to maintain peace between different religions and this became an important factor in the power of the Polish-Lithuanian state in the 15th and 16th centuries.

The paper will try to show the key elements enabling the peaceful coexistence of religions and nationalities, and to point out the factors which became a source of conflicts and then the downfall of the Rzeczpospolita in the late 16th century. It will also always be important for the speaker to show the meaning of the sources and the modern commentaries on the historiography of the various nations of the region.

*La conception hrouchevskienne de l'histoire de l'Ukraine : débats et enjeux autour de l'apport de Mykhailo Hrouchevsky à l'historiographie ukrainienne*

---

Mykhailo Hrouchevsky (1866–1934) est un historien ukrainien du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles surtout connu pour *L'Histoire de l'Ukraine-Rus*, une monographie en 10 volumes (1898–1936) qui consiste dans le récit de l'histoire de l'Ukraine depuis l'Antiquité jusqu'à la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Hrouchevsky insiste sur le développement continu de la nation ukrainienne à travers les différentes époques historiques. Il a repris certaines conceptions développées par d'autres historiens ukrainiens de son époque comme Mykola Kostomarov avec la distinction entre les identités russe et ukrainienne et Volodymyr Antonovitch à propos d'une entité ukrainienne inscrite dans le temps long. Il a mis en avant des conceptions originales sur certains thèmes comme la filiation de la Rus de Kyiv, l'origine et l'organisation des Ukrainiens et des Russes, l'interprétation des accords entre l'hetmanat cosaque et le tsarat de Moscovie. La conception historique ukrainocentrée de Hrouchevsky a été souvent combattue par de nombreux historiens de l'empire russe (Pavlov, 1905 / Linnitchenko, 1917), de l'émigration russe (Dikiy, 1961), de l'Union Soviétique. En revanche, l'oeuvre de Hrouchevsky a été reprise par l'historiographie diasporique ukrainienne (Ohloblyn, 1957) puis par l'historiographie ukrainienne contemporaine à quelques exceptions près.

Il s'agit dans cette communication de se demander pourquoi le travail historique de Mykhailo Hrouchevsky est à la fois fondateur, clivant et actuel dans l'historiographie de l'Ukraine. Il s'agit de caractériser et contextualiser les principales conceptions historiques de Hrouchevsky en les confrontant à celles d'historiens russes et ukrainiens du XIX<sup>e</sup> siècle et aussi de comprendre le clivage ultérieur entre une tradition impériale russo-soviétique d'une part et une approche nationale ukrainienne d'autre part qui persiste encore de nos jours. Cette communication prendra en compte non seulement le contenu initial de l'oeuvre historique de Hrouchevsky mais aussi la mise en oeuvre ultérieure d'interprétations de celle-ci et même de confrontations avec celle-ci par de nombreux historiens ukrainiens et russes. Afin de bien mettre en relief les débats autour de l'apport historique de Mykhailo Hrouchevsky, certains thèmes comme le devenir des populations et institutions de la Rus de Kyiv à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (à travers l'étude du concept d'Ukraine-Rus) et l'interprétation de l'action de l'hetman cosaque Bohdan Khmel'nitsky (par le biais de la perception de l'accord de Pereyaslav de 1654) seront étudiés. En conclusion de cette communication, une réponse devra être apportée à la question de la dimension politique de l'apport historique de l'oeuvre hrouchevskienne.

*L'Europe médiane depuis 1905 : territoires des ethnies face à une Europe politique ?*

---

Les historiographies accumulées tant par leurs analyses que par leur silence indiquent une réelle difficulté à faire face à une zone désignée comme « Europe médiane ». Elle ne peut se définir par une puissance centripète, même avant 1918, malgré la fonction politique assumée par Vienne. Entre discours téléologiques sur la nation et difficultés à saisir la nature des pouvoirs d'État qui exercent leur « imperium » dans la zone, les historiens semblent hésiter, même si les schémas centre-périphérie, ou progrès-retard économique coexistent avec les grands récits nationaux. En outre les pressions politiques exercées jusqu'à nos jours par les États où les forces qui les contestent encouragent à se voir comme porteurs d'une « cause » nationale, impériale, victimaire, ou autre.

La période contemporaine, dans sa définition française, commence au début du XIX<sup>e</sup> siècle, donc à un moment où l'Europe médiane était partagée entre puissances impériales se revendiquant comme telles sauf le Royaume de Prusse. Donc la seule puissance dont le centre politique se voulait médio-européen était l'Empire d'Autriche, dit « Kaisertum Österreich » (1804–1867) auquel succéda la « Realunion » formée par la monarchie austro-hongroise. Vienne perdit ce statut de centre organisateur en 1918. Donc son affirmation pleinement « régionale » commença à la fin du Saint-Empire Romain Germanique en 1806, et dura jusqu'à 1918.

De la Grèce (premier État à caractère national de cette région) à la Finlande, ce sont actuellement 22 États qui quittèrent une ou plusieurs dominations impériales ou d'un État dominé par une autre nation pour exister sous forme « souveraine ». L'Autriche étant un cas singulier d'Empire réduit à une forme de noyau. Mais le processus de réduction se retrouve, si on considère le long terme, en Lituanie, Pologne, République tchèque, Hongrie, Serbie, Bulgarie et Grèce. Pays de la « Grande Idée » dès sa naissance, autrement dit de la revendication d'un territoire plus étendu pour cause historique et/ou « ethnique ».

Les pays baltes, le Belarus, l'Ukraine et la Moldavie font aussi partie de cet ensemble, ce qui signifie que la correspondance entre nation ou ethnie et État semble être un point commun, confirmé par la genèse de l'affirmation de chacun de ces États, contestée systématiquement au départ par les anciennes puissances à visée impériale y compris, pour l'Autriche en 1919, par l'Allemagne réclamant la réunion des Allemands, qui est oubliée dans le cas de la Suisse ou du Lichtenstein.

La confusion entre ethnie et nation s'accroît avec la diffusion du « souverainisme » qui mêle obsessions sécuritaires, discours sur la supériorité culturelle, revendications au nom de l'histoire, défense de la race blanche et ethnocentrisme. Or les discours politiques pèsent sur la perception de l'histoire. Le simple changement de cadres étatiques et internationaux depuis 1989 en Europe médiane a entraîné des évolutions qu'il s'agit d'évaluer, au moins partiellement, en tenant compte d'un héritage du « nationalisme stalinien » souvent oublié.

## *Le Holodomor (1932–1933), Histoire et mémoires*

---

Le Holodomor est un terme forgé pour définir l'extermination de masse par la faim et son caractère intentionnel<sup>1</sup>. Il a fait entre 4 millions de morts (chiffres du gouvernement ukrainien) et 7 millions de morts en Ukraine (selon l'historien américain Robert Conquest, un chiffre basé sur la recension de la population en URSS de 1937 qui a relevé 7 millions de soviétiques en moins). Pour l'historien italien Andrea Grasiozi, — l'un des spécialistes du sujet ayant travaillé avec des démographes disposant des chiffres des recensements avant et après le Holodomor —, sur les 5 à 6 millions de victimes en 1932–1933, 3,5 à 3,8 millions moururent en Ukraine ; 1,3 à 1,5 million au Kazakhstan (où la mortalité atteignit son point culminant, en exterminant 33 à 38 % des Kazakhs et 8 à 9 % des Européens) ; enfin, plusieurs centaines de milliers dans le Caucase du Nord et, dans une moindre mesure, en Moyenne et en Basse-Volga. Ces chiffres montrent qu'il y eut en Ukraine 20 000 morts par jour chaque jour pendant 6 mois entre février et juillet 1933. Cette grande famine a fini par être reconnue en France en juin 2023 par le Parlement comme un « génocide » perpétré par l'URSS contre la nation ukrainienne. Mon exposé a comme objectif de montrer le lien de cause à effet entre 1933 et 2024, à travers l'étude des méandres des différentes mémoires en URSS, en Russie et en Ukraine, entre le Holodomor et la guerre russo-ukrainienne, déclenchée en février 2014 par la Fédération de Russie, puis étendue à toute l'Ukraine en février 2022. Pour le dire en un mot tandis qu'en Ukraine on a sacralisé progressivement le crime du Holodomor (cf. icône de la grande famine), en Russie on en est venu à relativiser, puis à légitimer et finalement à répéter ce crime. Comme on va le montrer, la guerre en cours est en continuation avec le Holodomor de 1932–1933, parce qu'on observe dans les deux cas la même logique de radicalisation progressive du pouvoir moscovite contre l'identité nationale ukrainienne. A l'époque, on est passé de la lutte contre la propriété privée à la lutte contre la paysannerie ukrainienne qui résistait le plus à cette collectivisation. Aujourd'hui, on est passé à Moscou de la lutte pour rétablir l'empire russe (qui donnait encore une place à l'identité nationale ukrainienne, la fameuse *Malorosija*, ou encore en 2014, la *Novorosija*, surtout en Ukraine du sud et de l'est) à la lutte depuis 2022 contre l'Ukraine comme nation et à une volonté d'éradiquer toute ukrainité. De plus, la volonté d'affamer, tout comme la volonté de faire plier le genou par le froid aux Ukrainiens, relève dans les deux cas d'une politique de la terreur incapable de reconnaître l'altérité irréductible de la nation ukrainienne. Au cours de notre exposé on reprendra les éléments de l'exposition qu'on a organisé à Limoges sur le Holodomor en 2024 avec le musée du Holodomor de Kyiv<sup>2</sup> ainsi que le séminaire qu'on a organisé à Caen dans le cadre du Forum Normandie pour la paix avec des historiens russes, ukrainiens et européens<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le terme a été créé par la fusion des mots *holod* (en ukrainien, la faim, la famine) et *moryty*, tuer (par privations), affamer, épuiser ; ce qui met donc l'accent sur l'aspect intentionnel, à la différence du terme plus neutre de *holod* (*golod* en russe). Pour Grasiozi, il a été utilisé pour la première fois par l'écrivain Oleksa Musienko dans un rapport à l'organisation du parti de l'Union des écrivains ukrainiens de Kiev (SPU) ; ce rapport a été publié dans *Literaturna Ukraina*, le 18/02/1988.

<sup>2</sup> Exposition *Du Holodomor à la guerre russo-ukrainienne, 1932–2024* du 18 mai–23 septembre 2024 au musée de la Résistance ; 2024 05 CP Holodomor.pdf (consulté le 2 février 2025).

<sup>3</sup> Huis clos « Quelles politiques mémorielles en Europe pour le jour d'après ? » | Normandie pour la paix ; <https://normandiepourlapaix.fr/actualites/huis-clos-queelles-politiques-memorielles-en-europe-pour-le-jour-dapres> (consulté le 2 février 2025).

*Présences juives dans les « shatterzones » — étrangères durant des siècles ?  
Enjeux et contestations, 1850–1950*

---

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie éclaire le passé mais est aussi utilisée pour légitimer des aspirations et revendications nationales. Le travail historiographique devient courroie de transmission pour une certaine idée d'identité nationale. Cet aspect joue particulièrement en Europe centrale et orientale à l'époque contemporaine. Différents mouvements nationaux sont alors en compétition pour revendiquer des territoires, là où la délimitation des espaces « nationaux » reste impossible en raison du caractère pluriethnique des territoires. L'espace recouvre les périphéries de quatre grands empires, russe, allemand, austro hongrois et ottoman, dont les frontières ont fortement bougé à travers des siècles. Ces *shatterzones* (« zone fissurées »), terme forgé en 2013 par les historiens Omer Bartov et Eric D. Weitz pour désigner les zones frontalières des empires, se trouvent en pleine transformation dans les décennies qui précèdent la première guerre mondiale, sous l'effet de coexistences de plus en plus conflictuelles. À travers les présences juives dans cet ensemble, nous abordons la configuration intrinsèquement plurielle de cette région où se côtoient des groupes ethnolinguistiques et religieux ne s'inscrivant pas dans les mêmes pratiques mémorielles. Les identifications juives aussi pouvaient fortement varier, d'autant que, contrairement à la plupart d'autres populations habitant le même espace, aucune puissance étrangère ou communauté d'exil ne revendique leur protection. Durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle s'accélérent des processus d'exclusion, voire de persécution antisémite, et aboutissent à la naissance de l'idée sioniste, tout comme à l'essor d'un mouvement de départ vers le monde outre-Atlantique, devenant migration de masse au tournant du siècle. Les élites juives de Paris, Londres, Vienne et Berlin s'organisent pour venir au secours des coreligionnaires est-européens en soutenant l'émigration outre Atlantique. Les organisations philanthropiques fondées dans ce but soutiennent dès le départ, et en parallèle à cette œuvre de solidarité transnationale, des travaux historiographiques sur les présences diasporiques juives en Europe, tout comme la constitution d'archives confirmant ces présences, révélant ainsi simultanément la quête d'ancrage accompagnant ce contexte très mouvant. Dans les faits, comme l'historien américain Yosef Yerushalmi l'a fait remarquer dès 1982 dans son ouvrage *Zakhor*, la culture juive s'est focalisée, pendant des siècles, à l'histoire et la mémoire des temps bibliques, n'investissant guère l'historiographie de l'existence diasporique des populations juives. Après une brève parenthèse au XVI<sup>e</sup> siècle — une réaction aux expulsions d'Espagne —, ce n'est qu'à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'émancipation des citoyens juifs, et la sécularisation progressive des sociétés européennes, qu'une historiographie du judaïsme post-biblique émerge. Or, dans une Europe centrale et orientale sous tensions politiques et sociales, à quelle place, à quels droits nationaux peuvent aspirer les Juifs, installés là depuis des siècles, sous un statut de quasi-autonomie ? Dans l'empire des Habsbourg, notamment dans la province de Galicie, les intellectuels s'engagent fortement pour faire reconnaître une nation juive, cherchant à obtenir la reconnaissance de leurs propres droits nationaux, d'une langue à part (le Yiddish) et une identité distincte de celles des populations polonaise et ukraino-ruthène. Dans l'Empire allemand, l'aspiration à l'appartenance à la nation allemande semble davantage l'emporter,

alors que dans l'Empire russe, les voix réclamant la poursuite de cette gestion autonome par le Kahal sont nombreuses. Le focus sur le versant juif de l'histoire de l'Europe centrale et orientale dépasse ainsi considérablement le seul objectif d'une remémoration des « sites de l'oubli » tels que Omer Bartov les a évoqués en opposition aux « lieux de mémoire ». Il permet de questionner l'histoire de cette région en ouvrant, et en « dénationalisant », nos approches historiographiques — trop marqués par le découpage de l'histoire selon des lignes de partage nationales.

*Être femme en temps de guerre : menstruations, relations amoureuses, maternité, accouchement et avortement pendant la Shoah en Ukraine<sup>1</sup>*

Dans cette intervention, j'explore les expériences des femmes en Ukraine pendant la seconde guerre mondiale à travers le prisme de l'histoire sociale. Cette approche vise à mettre en lumière le coût humain des grands événements historiques, tels que la Shoah et la seconde guerre mondiale, en examinant comment les bouleversements structurels à l'échelle macrohistorique ont perturbé le rythme de la vie quotidienne des individus ordinaires.

Dans un premier temps, j'examinerai la manière dont les jeunes filles et femmes juives ressentaient les moments charnières de leur vie — premières menstruations, premiers rendez-vous, premiers baisers, mais aussi sexualité, maternité et allaitement — lorsque ces étapes étaient marquées par une lutte pour la survie. J'éclairerai la réalité douce-amère de la vie quotidienne dans la clandestinité, où des expériences ordinaires se déroulaient dans des conditions physiques et physiologiques exceptionnellement difficiles, devenant sources de honte, d'angoisse et de décisions déchirantes : abandon de nouveau-nés, avortements ou même infanticides.

Dans un deuxième temps, j'analyse les dynamiques de genre et le rôle central qu'elles jouaient dans l'expérience des sauveteurs et des sauvés. Je m'intéresse aux défis et sacrifices liés au genre dans les activités de sauvetage et de résistance, ainsi qu'à la manière dont ces initiatives pouvaient offrir parfois aux femmes des opportunités d'émancipation inattendues dans un paradigme traditionnellement centré sur le pouvoir masculin. Enfin, tout au long de ce chapitre, j'explore des exemples puissants de solidarité entre femmes juives et non juives : des sauveteuses non juives aidant des femmes juives enceintes à accoucher dans des lieux inconfortables ou allaitant des nourrissons juifs, et des sage-femmes juives sortant de leur cachette pour aider des femmes non juives à accoucher.

Pourquoi choisir d'étudier l'expérience des femmes ? Le genre et le sexe sont des aspects cruciaux de l'expérience génocidaire et de l'expérience en temps de guerre, influençant tout, du traitement infligé par les bourreaux aux opportunités de survie. De la même manière qu'un homme juif circoncis risquait de voir son identité juive révélée simplement en étant vu nu, les femmes et les filles juives étaient exposées à des risques spécifiques liés au genre pendant la Shoah. Pourtant, pendant des décennies après la guerre, la compréhension selon laquelle ce génocide ciblait les Juifs dans leur ensemble (parmi d'autres groupes) a semblé effacer le genre comme catégorie d'analyse, observe l'historienne Joan Ringelheim<sup>2</sup>. Cependant, malgré les lacunes de l'historiographie initiale, les chercheurs s'accordent aujourd'hui à reconnaître que les expériences des femmes revêtaient un caractère nettement genré.

Deux raisons principales motivent mon étude. Premièrement, vivre des expériences spécifiques au genre nécessitait souvent des solutions non conventionnelles qui témoignaient d'une

grande innovation et adaptabilité : se laver dans des flaques d'eau pendant les menstruations, utiliser des chiffons pour l'hygiène ou entamer des relations sexuelles consenties mais souvent non désirées avec des hommes « protecteurs » afin de se rendre moins vulnérable aux viols et abus d'autres hommes.

Deuxièmement, les femmes soviétiques — juives et non juives — ont vécu l'occupation aux côtés des bourreaux, souvent dans des espaces privés réquisitionnés, et ont enduré des traumatismes déchirants largement ignorés dans la période d'après-guerre et encore peu étudiés aujourd'hui. Orphelines, veuves et ravagées par la guerre, ces femmes ont ensuite porté le lourd fardeau de reconstruire la société et d'élever une génération d'enfants marqués, avec un soutien limité après les pertes tragiques de nombreux maris, pères, frères et amis.

Enfin, l'étude des expériences féminines présente des défis méthodologiques importants, notamment dans l'analyse de témoignages souvent enregistrés des décennies après les événements. Par exemple, il faut évaluer de manière critique la fiabilité du récit d'une femme décrivant ses menstruations de guerre, encadré par son regard de fillette de douze ans, plusieurs décennies plus tard. Ces défis sont particulièrement prononcés dans les récits d'abus sexuels, où des divergences apparaissent fréquemment entre des témoignages d'un même témoin, enregistrés à des moments différents et pour des publics variés.

<sup>1</sup> Cette intervention s'inscrit dans le cadre de mes recherches doctorales sur le sauvetage des victimes juives en Ukraine occupée (1941-1944).

<sup>2</sup> Ringelheim Joan, "The Split between Gender and the Holocaust", in *Women in the Holocaust*, ed. by Dalia Ofer and Lenore J. Weitzman, New Haven: Yale University Press, 1998, p. 340-350, ici p. 344.

## Les territoires de la violence : reconstituer et analyser les scènes du génocide en Bélarus

Si l'historiographie de la Shoah s'écrit, depuis plusieurs décennies déjà, selon une pléthore d'initiatives conduites à l'échelle internationale et que les chercheurs s'appliquent plus que jamais à enquêter sur de nouveaux terrains d'études<sup>1</sup>, l'espace qui constitue aujourd'hui la République du Bélarus est largement resté en retrait de l'effervescence intellectuelle<sup>2</sup>. En effet, dans l'historiographie allemande, anglo-saxonne et encore plus française, peu de place était faite au territoire biélorusse. Pourtant, ce territoire rendu complexe par ses nombreux remaniements frontaliers et ses nombreuses reconfigurations politiques méritait une analyse approfondie. Cette communication propose d'analyser, notamment à partir des témoignages enregistrés par l'association Yahad-In Unum, la fabrication et le remodelage des territoires de violence (*Gewalträum*<sup>3</sup>) en Bélarus au cours de la période 1939-1944.

Dans un premier temps, il s'agira de reconstituer sous la forme d'une grande fresque le paysage de la République socialiste soviétique de Biélorussie afin de comprendre les modifications intervenues dans les rapports sociaux au cours de la période soviétique. Les violences, les répressions et les acculturations forcées que subirent les populations de la RSSB participèrent à produire une société polarisée. Comme l'a démontré Omer Bartov, comprendre les violences subies sous occupation soviétique s'impose comme une démarche intellectuelle nécessaire pour parvenir à saisir la complexité sociale du génocide. En effet, les souffrances endurées par les populations sous le régime stalinien influencèrent parfois les positionnements que ces dernières adoptèrent une fois sous occupation allemande et surtout face aux massacres de leurs voisins juifs. Dans le même temps, cette première étape de la présentation pose plus largement la question de l'historicisation nécessaire pour comprendre le cataclysme que constitua l'année 1941 et les années qui suivirent. Si Timothy Snyder faisait commencer, de manière peu justifiée, l'analyse des *Terres de sang* en 1933<sup>4</sup>, ne fallait-il pas analyser la

chronologie totale de « l'âge des extrêmes<sup>5</sup> » ? Dans un second temps, le regard se portera plus précisément sur l'occupation allemande et son cortège de violences. Après avoir rapidement présenté l'instauration des territoires administratifs de la violence nazie, l'attention se focalisera sur les ghettos. Dans la région dite de *Weissruthenien*, les chercheurs de l'*United States Holocaust Memorial Museum* ont recensé pas moins de 90 ghettos principalement installés dans les centres urbains des *rajons*. Dans la partie orientale du territoire, placée et restée sous administration militaire jusqu'à la libération du ghetto, une centaine de ghettos furent installés dans les chefs-lieux des *rajons*. Si ces ghettos ont été recensés, leur histoire reconstituée dans les grandes lignes, il demeure encore beaucoup à découvrir sur ces espaces si singuliers. Quelles sont les réelles fonctions du ghetto ? Que se passe-t-il à l'intérieur de cet espace ? Le premier obstacle à une analyse approfondie du ghetto réside tout d'abord dans sa définition même. Il s'agira d'abord d'amorcer une réflexion sémantique afin de saisir les particularités qui firent du « ghetto » un espace distinct des autres espaces d'enfermement institués par les nazis. Était-il judicieux de parler de « ghettos nazis » ? Il est vrai que l'expression a le mérite de venir souligner la dimension artificielle d'un territoire produit par un pouvoir étranger. Toutefois, malgré la facticité de ces espaces créés ex nihilo, ces derniers demeurèrent aussi, dans certains cas, des lieux d'expression ou du moins des lieux porteurs des identités juives<sup>6</sup>. Fallait-il donc à cet égard privilégier, comme Dan Michamn l'a proposé, l'expression « ghetto juif pendant l'Holocauste<sup>7</sup> » ? Il conviendra ensuite de proposer un premier essai de typologie des ghettos. En effet, au regard de la pluralité des situations de ghettoïsation en territoire biélorusse, il était possible de soutenir l'idée qu'il n'existe pas de modèle unique de ghetto. Malgré des ressemblances indiscutables, chaque ghetto demeura unique par son emplacement, par la localité dans laquelle il s'inscrivit et l'histoire de ce lieu. Les divergences entre les ghettos instaurés sur le territoire furent nombreuses tant dans les formes que dans les emplacements ou les durées d'existence. La diversité des situations observées pouvait également être regardée comme la traduction directe du caractère décentralisé de la politique de ghettoïsation. Dans un troisième et dernier temps, il s'agira d'opérer un rétrécissement de la focale pour venir porter le regard sur les territoires (physiques et sociaux) du génocide. Les réflexions appliquées aux espaces de ghettoïsation mériteront d'être poursuivies sur les sites de mise à mort. L'échelle microhistorique permet dans un premier temps de rechercher les technologies politiques qui visent à la destruction des victimes, et dans un second temps, d'analyser la création des lieux de mise à mort, entendus ici comme la répartition spatiale des différents acteurs du triptyque hilbergien<sup>8</sup>. Ces espaces de destruction répondirent-ils à une scénographie unique et standardisée ? Comment le site de tuerie fut-il organisé par les perpétrateurs ? La diversité des lieux de destruction des Juifs témoignait-elle d'une anarchie dans la conduite de la politique génocidaire ou, au contraire, devait-elle être analysée comme le symptôme de l'appropriation d'une gestuelle génocide ?

<sup>1</sup> Pour n'en citer que quelques-uns : CARP Matatias, *Cartea Neagra : Le Livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie (1941-1944)*, Paris, Denoël, « Médiations », 2009 ; IOANID Radu, *The Holocaust in Romania : the Destruction of Jews and Roma under the Antonescu Regime 1940-1944*, Lanham, Rowman and Littlefield, 2022 ; FERMAN Kirill, *The Holocaust in the Crimea and the North Caucasus*, Jerusalem, Yad Vashem, 2016 ; PRESS Bernhard, *The Murder of the Jews in Latvia 1941-1944*, Evanston, Northwestern University Press, 2000 ; ANGRICK Andrej, *The "Final Solution" in Riga : Exploitation and annihilation, 1941-1944*, New-York, Berghahn Books, 2009.

<sup>2</sup> Le territoire a bien évidemment fait l'objet d'études : GERLACH Christian, *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrussland*, Düsseldorf, Droste, 1998 ; REIN Leonid, *The Kings and the Pawns : Collaboration in Byelorussia during World War II*, New-York, Berghahn Books, "War and Genocide", 2011 ; DEAN Martin, *Voisins et bourreaux. Le génocide en Biélorussie et en Ukraine*, Paris, Calmann-Lévy, 2012 ; CEROVIC Masha, *Les enfants de Staline : la guerre des partisans (1941-1944)*, Paris, Seuil, 2018 ; WALKER Anika, *Pioneers and Partisans. An Oral History of Nazi Genocide in Belorussia*, Oxford, Oxford University Press, 2015 ; EXELER Franziska, *Ghosts of War: Nazi Occupation and its Aftermath in Soviet Belarus*, New-York, Cornell University Press, 2022.

<sup>3</sup> Baberowski Jörg, *Räume der Gewalt*, Frankfurt-am-Main, S. Fischer, 2015 ; Michaela Christ, *Die Dynamik des Tötens. Die Ermordung der Juden in Berditschew*, Frankfurt-am-Main, S. Fischer, 2011.

<sup>4</sup> SNYDER Timothy, *Terres de sang : l'Europe entre Hitler et Staline*, Paris, Gallimard, « NRF » 2012.

<sup>5</sup> HOBBSAWM Eric John, *L'âge des extrêmes : le court vingtième siècle, 1914-1991*, Paris, Complexe, 2003.

<sup>6</sup> FRIEDMAN Philip, "The Jewish Ghettos of the Nazi Era", p. 61-88 dans *Jewish Social Studies*, vol. 16., n°1, 1954.

<sup>7</sup> MICHMAN, Dan, *The Emergence of Jewish Ghetto during the Holocaust*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

<sup>8</sup> HILBERG Raul, *Exécuteurs, victimes, témoins. La catastrophe juive : 1933-1945*, Paris, Gallimard, 2004 [1992].

L'analyse des mécanismes de destruction à l'échelle microhistorique et à partir des récits des témoins non-juifs permet de repenser les catégories analytiques instituées ces dernières années dans l'étude sur le génocide et offre la possibilité de renouveler l'histoire de la Shoah<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> ZALC Claire, BRUTTMANN Tal, ERMAKOFF Ivan, MARIOT Nicolas (dir.), *Pour une microhistoire de la Shoah*, Paris, Seuil, « Le genre humain », 2012. « L'observation de la destruction des Juifs à la loupe permet de penser le processus de mise à mort autrement, d'éclairer les relations entre victimes et bourreaux, de replacer les comportements individuels dans leurs environnements sociaux pour conférer à ceux-ci une valeur explicative propre, de renouveler l'histoire de la Shoah », p. 12.







---

**soutiens**

Centre Michel de Bouïard – Craham  
Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes  
et médiévales · UMR 6273

HisTeMé  
Histoire, territoires, mémoires · UR 7455

Erlis  
Équipe de recherche sur les littératures,  
les imaginaires et les sociétés · UR 4254

Université de Caen Normandie

Programme Pause

